

PHILOCITÉ

De la maternelle à l'université, en passant par les maisons de jeunes, les centres culturels, les bibliothèques, les IPPJ et les prisons, PhiloCité diffuse dans l'espace public les outils de la philosophie.

Parce que prendre le temps de réfléchir collectivement, sur un sujet du quotidien saisi au vol ou sur les grands thèmes qui balisent l'histoire de la philosophie, c'est se donner les moyens de s'émanciper.

PhiloCité propose, en Belgique et à l'étranger, des animations, des formations, des conférences et des travaux de recherche, dans un souci permanent d'émancipation, tant individuelle que collective.

Apprendre à discuter ensemble

Discuter de manière posée, construite et collégiale, cela s'apprend. En évitant les monologues, les rapports de force et le besoin pressant de *parler*. Pour laisser place à l'écoute et à l'émergence d'une parole partagée.

Combien d'articles de magazine, de livres de psychologie, de recettes de coaching en trois, cinq ou dix étapes clefs pour « mieux communiquer » dans notre vie de couple, avec nos enfants ou au travail ? Manifestement, nous avons quelques soucis...

On ne compte plus les discussions qui virent au rapport de force, accordant la parole à quelques-uns, contraignant tous les autres au silence.

Combien de dialogues de sourds, d'ambiances surchauffées où l'on cherche à l'emporter, à tourner l'adversaire en ridicule ? Combien de discussions plates où l'on évite d'aborder les sujets « chauds », réellement problématiques ?

C'est peu dire qu'il y a du travail ! Et nous sautons ainsi sur les pistes concrètes, pour ne pas dire simplistes, en quelques acronymes vendeurs, susceptibles de nous sortir de nos difficultés. Et si discuter ensemble pouvait faire l'objet d'un apprentissage durable ?

Depuis plus d'une dizaine d'années, PhiloCité organise dans les écoles des discussions philosophiques. Nous sommes soucieux

d'y considérer les jeunes comme des interlocuteurs valables au point de vue de la réflexion personnelle et critique, dans l'idée que la jeunesse n'empêche pas de philosopher. On est toujours assez vieux pour la philosophie parce qu'on a toujours besoin d'elle pour penser sa vie et les difficultés que l'on rencontre ; et que l'on traverse précisément dès qu'on naît – ou à peu près.

Nous sommes également soucieux d'un apprentissage de la discussion collégiale. Mais sur quoi cherchons-nous à attirer l'attention des enfants ? Apprendre à discuter ensemble, c'est apprendre à parler aux autres et avec eux d'une chose commune. La discussion collective ne remplace ainsi la somme des monologues qu'à une double condition : faire en sorte qu'un groupe existe (nous sommes *ensemble* à discuter) et veiller à ce que nous parlions bien d'une même chose.

La discussion, un rapport de forces ?

Le sentiment de faire partie d'un groupe mû par la volonté de discuter ne peut advenir que si l'on prend quelques précautions. Tout d'abord, il faut apprendre à se prémunir contre les coups de force, c'est-à-dire contre l'imposition de normes extérieures au groupe. Celles-ci peuvent être symboliques (« ça doit être juste parce que c'est lui qui le dit », « untel n'a pas l'air de maîtriser le sujet, donc son raisonnement doit être faux », « ses difficultés à s'exprimer indiquent la pauvreté de sa pensée », etc.) ou psychologiques (« je ne parle pas parce que je suis timide », « j'adore la confrontation, donc je coupe souvent la parole », etc.). L'un de ces coups de force consiste à monopoliser la parole. La discussion se déroulant forcément dans un temps limité, celui qui parle longuement prend du temps aux autres. Prendre conscience de la nécessité de laisser de la place à tout le monde comme de prendre soi-même une place dans le groupe, c'est mettre entre parenthèses son mode de fonctionnement individuel et commencer à appartenir à un collectif. Et donc par là même le faire exister davantage.

Cet apprentissage démocratique essentiel va de pair avec le fait de considérer les autres comme de réels interlocuteurs et la possibilité de développer une curiosité à leur égard. En écoutant ce que les autres disent et en les questionnant pour les comprendre mieux, on change la dynamique de l'échange. On ne discute plus pour montrer qu'on a raison, mais bien pour comprendre l'intérêt des idées des autres, même (et surtout !) lorsqu'on ne les partage pas ! Car ces idées opposées ou étrangères nous permettent parfois de penser autrement au terme de la discussion, de nuancer une idée, de percevoir une situation avec plus de complexité, par la compréhension d'un point de vue différent du nôtre. Si nous restons en désaccord profond, ce n'est pas la critique et la fermeture qui permettront à l'autre d'évoluer. On change rarement d'idée lorsqu'on est accusé, critiqué, dans une atmosphère agressive et négative. Au contraire !

Que nous considérions qu'on ne peut pas discuter ensemble parce qu'on n'est pas d'accord doit nous questionner

“ On fait parfois comme si les gens ne pouvaient pas s’exprimer. Mais, en fait, ils n’arrêtent pas de s’exprimer. [...] nous sommes transpercés de paroles inutiles, de quantités démentées de paroles et d’images ”

sérieusement : à quoi nous sert la discussion, si elle est impossible quand nous ne sommes pas d’accord ? N’est-ce pas précisément là qu’elle devient intéressante et utile, à la fois pour moi personnellement, et pour nous collectivement ? Cet enjeu implique que nous terminions nos ateliers philo par une évaluation qui ne porte pas sur la satisfaction (en mode consommateur : est-ce que j’ai bien « aimé » ?), mais sur l’évolution de nos idées : ai-je compris quelque chose de plus au sujet de notre thématique ? Ai-je affiné ou nuancé une idée ? Est-ce que je cherche à corriger mes propres idées ou seulement celles des autres ?

« J’ai envie de dire... »

Nous parlons ensemble, certes, mais il faut également que nous parlions ensemble d’une même chose. Or, qu’il y ait bien un objet commun demande un travail d’écoute (que dit l’autre précisément ?), de définition (de quoi parle-t-on exactement ? ; avons-nous bien le même référent de ce signifiant commun ?) et de maintien d’un fil de la discussion.

La discussion ne peut se co-construire que si chacun apprend la *parole opportune*, qui implique de renoncer à exprimer une idée hors de propos. Un des apprentissages indispensables à la discussion collective – et il est bien peu à la mode – est celui de la *frustration*. Le groupe discutant devrait permettre à chacun de s’extraire du besoin de s’exprimer à tout prix.

Pourquoi parlons-nous au juste ? Interrogeons-nous parfois les moteurs de notre envie ou de notre besoin de parler ? Et pouvons-nous parfois les considérer comme peu légitimes ? Ce que

Gilles Deleuze,
Pourparlers, Minuit, 1990,
pp. 176-177.

nous constatons par ce travail avec les enfants, les ados et les adultes participant à nos ateliers philo ou à nos formations, c’est que parler est trop souvent et égoïstement perçu comme un droit inaliénable (« laissez-moi m’exprimer, même si je n’ai rien à dire qui intéresse les autres ») plutôt que comme un devoir (dire seulement ce qui est à propos, utile aux autres, à l’avancement de notre réflexion, ou de notre groupe).

Parler est trop souvent justifié par un besoin intime (on a « besoin » de parler comme on aurait besoin de faire pipi : c’est urgent, c’est impérieux !), plutôt que par une nécessité extérieure (comment ajouter ma pierre à l’édifice commun pour qu’il soit mieux construit, plus solide ?).

Ainsi donc, si discuter est pour nous l’occasion de montrer qu’on a raison et que les autres ont tort, si parler est une pratique de soulagement perçue comme un droit, on identifie alors la source de quelques-unes de nos difficultés à parler ensemble et l’on entrevoit ce qu’il reste de chemin à parcourir. —

Gaëlle Jeanmart

philocité®